

habileté, l'enlever de terre, la rouler, et la cacher dans sa poche ; puis il se releva me fit un dernier salut, et disparut entre les arbrisseaux. Il me sembla que je l'entendais rire. Mais je tenais la bourse d'une main ferme, et je ne savais pas encore bien ce qui venait de se passer.

Quand je revins à moi, je me hâtai de quitter ce lieu où j'espérais n'avoir plus rien à faire. Je commençai par remplir d'or mes poches, puis je nouai à mon cou les cordons de la bourse et la cachai sous mes habits. Je sortis du parc sans être remarqué ; j'atteignis la grande route et me dirigeai vers la ville. Au moment où j'allais franchir la porte, j'entends crier derrière moi : — Eh ! mon jeune monsieur, écoutez, écoutez donc, je me retourna, et j'aperçus une vieille femme. — Regardez, me dit-elle, vous avez perdu votre ombre. — Merci, bonne mère. Je lui jetai une pièce d'or, et je continuai mon chemin.

Plus loin, j'entendis la sentinelle, dire en me voyant, Où ce monsieur a-t-il laissé son ombre ? Et, un peu plus loin, un groupe de femmes qui s'écriait : Jésus Marie ! le pauvre homme n'a point d'ombre ! Toutes ces exclamations commençaient à m'attrister, et j'évitais de marcher au soleil. — Mais quand j'arrivai dans la grande rue, il m'était impossible de l'éviter ; et, par malheur pour moi, je passais là au moment où les enfants sortaient de l'école. Un méchant petit bossu, je le vois encore, s'aperçut aussitôt que je n'avais pas d'ombre, et se hâta de l'annoncer à ses camarades qui me poursuivirent en me jetant de la boue. Pour les éloigner de moi, je leur donnai de l'or, et je n'élançai dans une voiture de louage à l'aide de quelques personnes compatissantes.

Aussitôt je me trouvai seul dans la voiture, je me mis à pleurer amèrement. Je commençai à avoir le sentiment de mon malheur. J'entrai dans mon ancienne demeure : je jetai au valet des pièces d'or ; je me fis conduire dans le plus bel hôtel ; je m'enfermai ; et alors que pensez-tu que je fis ? O mon cher Chamisso ! je me sens rougir en te l'avouant ; je tirai de mon sein ma malheureuse bourse, et avec une sorte de rage qui s'accroissait continuellement, j'en fis sortir de l'or, toujours de l'or ; je le répandis sur le parquet, et je le fis sonner, j'en amassai encore une autre couche, j'essayai d'enchanter mon cœur par l'éclat de ce métal et par son bruit sonore, jusqu'à ce qu'enfin je tombai épuisé sur ce lit d'or. La nuit vint et je m'endormis.

Le lendemain, Schlemihl fait venir des marchands, des ouvriers, et tente de se distraire en achetant toutes les fantaisies de luxe qu'on lui présente ; mais le soir ses douleurs recommencent, quand il essaya de sortir. Les hommes ricannaient en le voyant passer sans ombre, et les femmes parlaient de lui avec une pitié plus insultante que le sarcasme. Il revient chez lui, le visage baigné de larmes ; et, ne pouvant plus supporter cette torture, il résolut de rompre son marché. Il envoya un valet à la recherche de l'homme gris. Le valet parcourut toute la maison de John sans rencontrer le mystérieux personnage, et le rencontra dans la rue sans le connaître. L'idée lui vient qu'un peintre pourrait peut-être lui faire une ombre factice. Il raconte qu'en Russie son ombre a été gelée, et qu'elle est restée sur le sol. Mais le peintre lui jette un regard méprisant, et s'éloigne. Enfin, il avoue son infortune à son fidèle serviteur Bendel, qui promet de venir à son secours, de se tenir toujours à ses côtés, et de lui prêter son ombre. Pour plus de sécurité cependant, il s'enferme chez lui, et ne sort que quand il fait sombre, s'en va continuellement le long de la muraille. Mais un soir la lune surgissant tout-à-coup du milieu des nuages, dévoile encore sa misère.

Il prend la fuite et s'en va dans une ville où ses magnifiques équipages, et l'or qu'il jette à pleines mains le font passer pour un roi. Là il rencontre une jeune